## Pascal Meunier : Témoin des "lieux de l'intime"

Particulièrement intéressé par ce qu'il appelle des "bastions intemporels", des espaces chargés d'histoire mais où le temps semble néanmoins être suspendu, Pascal Meunier, reporter-photographe basé à Paris et qui a longtemps travaillé dans les pays arabo-musulmans, se penche aujourd'hui sur les Wat Tham de Thaïlande, des grottes temples bouddhistes, qu'il photographie sans omettre les détails de la vie quotidienne.
Bien que s'inscrivant dans le droit fil d'un parcours qui accorde une attention aiguë et prolongée aux "lieux de l'intime", ce projet n'en recelait pas moins des enjeux nouveaux, parmi lesquels le passage au numérique, avec un Leica M9-P.

Q : Pascal, pouvez-vous vous présenter en quelques mots, en guise d'introduction ?

R : J'ai commencé la photographie alors que j'étais en thèse de doctorat en sciences politiques. J'étudiais les transitions à la démocratie en Amérique Latine. Je m'ennuyais fermement et l'idée m'est venue d'aller voir sur place ce qu'il s'y passait. A mon retour, j'ai proposé à des éditeurs de publier un guide de voyage et l'un d'eux a fini par accepter, à condition que je fournisse également des photos. Le problème, c'est qu'il a fallu alors apprendre ! C'était il y a presque 20 ans.

Malgré ma formation, j'ai rapidement décidé de laisser de côté les soubresauts de l'actualité pour me concentrer sur les permanences culturelles. « Les plus grands événements, ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais nos heures les plus silencieuses », écrivait Nietzsche. L'expérience m'a montré que la culture "intrinsèque" d'un pays est bien souvent indépendante de ses réalités politiques.

C'est pour cela qu'avec les "révolutions arabes", je ne me sens actuellement pas utile. Je retournerai dans « mes pays » pour observer si finalement tant de choses ont changé. Ce dont, pour le moment, je doute. J'y reviendrai aussi pour vérifier si j'ai toujours cette étrange impression que pour les Arabes, le temps semble inépuisable et infini alors qu'il paraît toujours manquer en Occident.

Ma marotte est d'illustrer cette force du quotidien, au gré de balades nocturnes urbaines, de rencontres improbables, de découvertes d'univers en sursis, de lieux parfois désenchantés ou de personnes qui ont décidé de vivre un peu entre parenthèses… Ce qui est en marge et ceux qui sont en marge me fascinent, parce qu'à leur contact, il me semble que l'on évolue dans un temps figé, suspendu. Ma démarche pourrait s'apparenter à une recherche de bastions intemporels, hors du temps.

Q : Comment votre rencontre avec cette communauté des grottes de Bouddha s'est-elle présentée et pourquoi avez-vous décidé de la suivre avec votre appareil photographique ?

R : L'idée de ce sujet est née d'une conversation avec une amie qui connaît très bien la Thaïlande et qui sait aussi que j'aime jouer avec les lumières naturelles et électriques, comme dans mon travail sur les derniers bains du Caire.

J'ai alors commencé une recherche sur Internet : combien de grottes pouvait-on trouver dans le pays ? Et pour éviter d'avoir un sujet trop répétitif, existait-il une réelle diversité entre elles ? Étaient-elles réellement fréquentées ou plutôt réservées à quelques fidèles des environs ?
J'en ai conclu qu'il y avait de quoi faire un sujet visuel… et surtout de quoi s'amuser photographiquement ! Il y avait là tous les ingrédients que j'aime : des ambiances un peu étranges, confinées, mystiques…
Et puis je découvrais un nouveau pays, une nouvelle culture, et surtout j'allais à nouveau travailler dans des « lieux de l'intime », où il faut prendre le temps de se faire accepter.

En fait, ce reportage sur les Wat Tham de Thaïlande, les grottes temples bouddhistes, est le premier sujet que je réalise, depuis fort longtemps, en dehors du monde arabo-musulman : jusqu'à présent, l'Asie que je photographiais avait toujours un lien avec l'Islam.
Cette plongée dans l'Asie bouddhiste a ainsi représenté une grande première pour moi. C'était aussi

mon premier reportage en Leica numérique.

Q : Comment avez-vous travaillé au sein de cette communauté ?

R : J'ai travaillé pendant un mois pour faire ce sujet mais j'en suis revenu frustré puisque je n'ai pas le sentiment de l'avoir achevé. J'aurais voulu notamment rencontrer une communauté de moines qui s'occupent d'anciens toxicomanes et dont les méthodes pour les détourner de la drogue sont assez radicales. Il est donc prévu que j'y retourne pour compléter le travail et, plus largement, que je photographie également les « grottes temples » des pays alentours.

Ce reportage a été assez étrange puisque, chaque jour, j'arrivais pour l'ouverture et restait jusqu'à la fermeture des temples. Pour les grottes sans aucune source de lumière, on perd absolument toute notion de temps. Moi qui aime travailler dans des bastions intemporels, j'étais servi !

Q : Photographier dans des grottes, dans des espaces confinés... Quels enjeux techniques (ou autres) se sont présentés à vous dans ce travail ?

R : L'enjeu technique principal était la gestion de la lumière. Jouer avec la lumière électrique qui, en fonction des néons ou des ampoules, donnera des dominantes bleues, vertes ou jaunes. Quant à la lumière naturelle qui se faufilait à travers des failles de la roche, il fallait sans cesse l'observer : comment se déplaçait-elle ? A quelle heure était-elle à tel endroit ?
Ces lieux sont assez obscurs et ce manque de lumière pouvait être un problème. Avec le M9P, je devais éviter de travailler au-dessus de 800 iso puisque le bruit de l'appareil devient présent au-delà de cette sensibilité.

Toutefois, j'ai eu parfois des récompenses : comme au Wat Tham Khao Luang, avec cette nonne en pleine transe devant une statue de Bouddha baignée de soleil pendant quelques furtives secondes.
J'aime bien également mélanger les deux types de lumières, naturelle et artificielle, comme dans la photo tricolore du Wat Tham Khao Yoi où l'on retrouve à la fois du jaune donné par une ampoule, du vert diffusé par un néon et puis du bleu, grâce à l'influence de la lumière naturelle sur la roche.

Un autre enjeu est de savoir prendre le temps. Et cela devient de plus en plus difficile puisque, pour la presse, il faut aujourd'hui avant tout être productif. Prendre son temps reste pourtant une donnée essentielle. Notamment parce qu'il faut se faire accepter. Et c'est là aussi en consacrant du temps, du temps et encore du temps aux gens que l'on finit par instaurer un lien de confiance. On discute avec les moines, on leur montre des photos d'autres grottes, on explique la démarche, on rassure…
Il faut aussi accepter de revenir le lendemain, voire le surlendemain, parce que l'on n'a pas eu exactement ce que l'on voulait. Aujourd'hui, c'est un luxe de travailler comme cela mais je ne conçois pas ce métier autrement.

Une des difficultés dans ce sujet a été également l'enfermement et la chaleur. Dans des grottes totalement hermétiques comme celle du Wat Tham Khao Pun, je devais respirer une journée entière un air vicié par les excréments des chauves-souris et continuer à travailler dans cette chaleur moite. Quand on sort de là et qu'on aperçoit à nouveau le ciel, on a une impression de renaissance.

Q : La vie quotidienne, que ce soit celle des moines ou des fidèles, est un élément que vous avez choisi d'intégrer à vos images. Pourquoi ?

R : En Occident, les grottes ont mauvaise presse. Elles sont associées à Satan, aux esprits malins, aux sortilèges… En Thaïlande, ce sont des lieux de vie. Depuis les origines du bouddhisme, ces cavités ont attiré les moines et les ermites. Ils venaient s'y isoler, méditer. Même les rois du Siam, Rama IV et Rama V, s'y rendaient. Ils pouvaient ainsi rester discrets lors de leurs déplacements. D'ailleurs, au Wat Tham Phraya Nakhon où trônent une pagode royale nimbée des rayons du soleil à certaines saisons, sont inscrites sur les murs les signatures des deux monarques.

Au fil des siècles, les moines se sont peu à peu transformés en gardiens de ces temples troglodytiques. Les Thaïlandais sont donc venus à la rencontre des moines. Certaines grottes sont aujourd'hui plus populaires que d'autres. Au Wat Ban Tham, par exemple, règne une atmosphère très sereine, paisible, silencieuse, propice à la méditation. En revanche, les grottes les plus fréquentées sont de véritables lieux de sociabilité : enfants comme adultes s'amusent sous les faisceaux de lumière ; on se prend en photo, on crie pour entendre son écho ; des moines enchaînent les bénédictions ; des familles arrivent avec des sacs remplis de victuailles pour les offrandes ; des machines automatiques hurlent des prières qui résonnent dans la cavité ; les nonnes en charge du ménage y font leur sieste…

Toutes les grottes sont gérées par une communauté de moines, de cinq à une cinquantaine de membres. Certains partagent de petites maisonnettes ; d'autres ont choisi de s'isoler dans les cavités. Pour le Wat Tham Seua, il fallait gravir un long sentier dans la forêt pour rejoindre leur cellule de 2 $m^2$, dans laquelle ils passent la grande majorité de leurs journées. Certaines sont troglodytiques mais toutes ont en commun d'être totalement dénuées de décoration. Les Thaïlandais aiment être pris en photo mais certains moines m'ont quand même donné du fil à retordre ! Il a fallu revenir plusieurs fois, présenter d'autres grottes que j'avais photographiées, parler de ce que j'avais déjà vu, pour qu'ils acceptent enfin la photo.

Enfin, le Wat Tham a aussi une fonction sociale. Certaines communautés accueillent de jeunes orphelins. On imagine une vie austère pour eux mais, en fait, ils se comportent tout à fait comme les autres enfants. Les grottes deviennent d'ailleurs leur terrain de jeu. Sur une photo du Wat Tham Khao Pun, on voit deux adolescents en train de plaisanter alors qu'un autre essaie de prier. Juste avant, un groupe d'une dizaine de jeunes moines faisait la course dans les étroites venelles de la grotte !

Ces lieux sont fascinants. Qu'ils soient silencieux ou bruyants, isolés ou très fréquentés, mystiques ou vibrants, on y ressent toujours une impression de flottement. Ce sont des mondes à part, des parenthèses dans lesquelles, curieusement, l'enfermement, la moiteur et l'obscurité ne pèsent pas.

Q : Comment reliez-vous ce travail à ce que vous avez pu faire auparavant ?

R : L'immersion dans ces grottes temples s'inscrit dans la même veine que mon travail sur les derniers hammams du monde arabo-musulman.
Il fallait à nouveau faire preuve de patience pour enfin profiter des rares et précieuses minutes d'une lumière filante. Il fallait également s'immiscer dans le quotidien des bonzes et des fidèles sans affecter leurs méditations, comme j'avais dû me faire accepter des clients des bains sans perturber leur bien-être. Dans ces mystérieux temples troglodytiques, je retrouvais cette odeur de salpêtre des cavernes humides, cette impression de cocon enveloppant, cette notion de bastion intemporel. Mais, surtout, j'étais à nouveau un témoin de ces lieux de l'intime, où l'on met son âme à nu devant Bouddha.

Q : Pour ce travail, vous avez utilisé un Leica M9-P. Comment cela vous a-t-il aidé dans votre projet ?

R : J'ai longtemps été heureux avec mes boîtiers M (M4, M6, MP). Pour tout un ensemble de raisons, j'ai « résisté » au numérique.
Le M8 ne m'avait pas du tout convaincu. Le M9 est arrivé, c'était nettement plus tentant, mais ça me semblait bien cher pour un boîtier auquel on n'a pas le temps de s'attacher. J'avais (et j'ai toujours !) du mal avec cette idée que l'on ne conserve plus son appareil photo pendant quinze ans, voire beaucoup plus…
Toutefois, financer les films, les développements et les numérisations, devenait déraisonnable. Ainsi, en 2011, j'ai finalement « franchi le pas » en allant voir du côté des boîtiers numériques japonais avec l'idée que mes photos « coup de cœur » se feraient encore en Leica argentique.
Pour être honnête, j'ai perdu beaucoup de plaisir à la prise de vue et j'ai aussi eu le sentiment d'être piégé avec certaines optiques japonaises. Pour obtenir des fichiers homogènes, il fallait diaphragmer

considérablement. Je ne me sentais plus libre de choisir mes ouvertures.

Il y a des années, j'avais convaincu un ami photographe, Olivier Touron, de mettre au rebut son gros réflex pour découvrir le plaisir de travailler avec un M6. C'est ce même Olivier, aujourd'hui « Leicaiste » passionné, qui m'a « ramené » chez Leica en me démontrant que mes problèmes de manque d'homogénéité des fichiers issus de mon réflex japonais seraient résolus avec le M9.

Pour le sujet sur ces grottes peu éclairées, il me fallait des optiques dont le rendu serait excellent dès la pleine ouverture. Voilà pourquoi je me suis finalement décidé à acquérir le M9-P. Le plaisir est revenu, même si j'ai souvent souffert de ne pas pouvoir monter suffisamment en iso !

Je viens de recevoir le nouveau Leica M. La question du bruit dans les hauts iso est en net progrès. D'autres défauts du M9 sont résolus. Mais la balance des blancs parfois un peu fantaisiste du M9-P va me manquer, ainsi que le rendu du capteur CCD (enfin jusqu'à 400 iso).

La suite de cette enquête sur les grottes se fera donc avec le Leica M qui me permettra de dépasser 800 iso. Je poursuis aussi mon travail sur les derniers bains publics du monde arabo-musulman. Ce qui signifie que ce nouveau M va être mis à rude épreuve dans les salles chaudes et humides des hammams ! Alors, la question me taraude : « mon Leica M sera t-il aussi costaud et vaillant que mon vieux M9-P ?

Le site de Pascal Meunier : http://www.pascalmeunier.com